



# PAS EN VIVANT AVEC SON CHIEN

Maman n'aimait pas les chiens, Sœur Marie-Madeleine aimait son chien. Elles aimaient les enfants. Maman beaucoup les siens, Sœur Marie-Madeleine tous les siens. L'une en avait le ventre plein toute l'année et l'autre l'a gardé vide toujours. Maman donnait au monde de la vie à tout va, Sœur Marie-Madeleine donnait à la vie tout son sens. L'une enfantait, l'autre savait, les deux m'allaient. Tout les réunissait, la propreté, la politesse, la parole du ciel et peut-être un peu moi. Tout ! Sauf un chien car Sœur Marie-Madeleine avait un chien, un petit chien amorphe et sans race ...

Voici l'histoire.

J'observais Sœur Marie-Madeleine collée à la vitre de son appartement. Elle embrassait son chien, elle lui baisait le haut du museau et ses mains ramenaient délicatement les oreilles de l'animal en arrière. Elle lui parlait comme une mère à son enfant avec ce regard qui vous montre le fond du cœur. Du haut de mes onze ans, j'essayais d'imaginer ce qu'elle pouvait bien avoir à dire à une bête qui de toute façon ne possédait que son instinct à partager. J'étais jaloux. Je crois qu'à cet instant j'ai dû me dire ...

*- Et moi ?*

Car j'étais obsédé par le mystère des silences familiaux, mal de tout ce qui ne se disait pas. Chez nous l'aveu peinait à émettre des sons et dans le brouhaha des tabous fallait tendre plus qu'une oreille. Le chien en retour léchait le menton de sa maîtresse, elle ne s'essuyait pas, c'est moi qui me torchait la bouche d'un revers de la main, écoeuré. J'attendais comme une délivrance, qu'on m'arrache à l'étroit cagibi qu'était cette vie cachottière. Oui,

une moitié de moi réclamait quelque chose. J'avais reçu l'amour immense, il me manquait le reste. J'étais jaloux de l'aveu pas de la caresse, de la confiance et pas des baisers, maman m'ayant assez léché la figure durant toute mon enfance. Elle nous lécha comme une chienne mais en répétant ...

*- Mon fils ! Il faut être quelqu'un ...il faut être quelqu'un ...*

Cette phrase nous embrasa mes frères et moi comme un incendie. Quelqu'un ? Mais qui ? Mais quoi ? Comment ? Je voulais des images, des noms, un socle ! Mais rien. Maman n'avait pas les mots. Rien d'autre chez elle ne nous parvint que cette terrible phrase cernée de baisers et qui souda la fratrie. Longtemps abreuvé de salive, je voulais qu'on me parle sans qu'on m'embrasse, j'attendais qu'on me trace le chemin de la gloire et qui n'était autre que la reconnaissance de moi-même. Je voulais échapper au bloc auquel je me sentais soudé par une colle des plus tenaces. Sœur Marie-Madeleine allait être une de ces portes qui s'ouvriraient pour moi. Je restais là, stoïque à quelques pas de la laide et de la bête, le regard mauvais, la pensée vilaine par la scène qui déroulait son insanité sous mes yeux. Je pensais à l'haleine médicamenteuse de la Sœur, haleine que je connaissais pour en subir les flux tous les deux soirs à son cours de rattrapage. Est-ce que ce chien comme moi inhalait les effluves sans rien dire mais en pensant très fort ... ?

*- Ça pue !*

Malgré sa bouche fichtrement empoisonnée j'aimais cette femme, tout le temps gaie, tout le temps disponible, pêchue. Je l'aimais pour cette façon de ne jamais nous plaindre, pleine de compassion avec un poil d'autorité aussi. Elle savait de quels décombres de l'exil et des guerres on sortait. Elle en était elle, une victime expiatoire entre nantis et anéantis, mais ça je l'ai su plus tard. Elle disait ....

*- Il faut être un exemple !*

Un exemple ? Un exemple de qui ? De quoi ? Comment ? Mais elle, savait les noms, les images et les mots dont elle m'arrosa le crâne assidûment. Elle prononçait nos noms avec tendresse, c'est là que j'ai compris que je pouvais exister en français. J'aimais ça, entendre

mon prénom dit avec bienveillance, j'aimais cette prononciation qui m'embellissait :

*- Magideu !* Dans une pointe d'accent.

Voir cette femme parler à ce chien avec toute la tendresse possible me décalquait. Mais qu'avait-elle à dire à un chien ?

Chez nous on aurait lapidé et la femme et le chien pour obscénité, peut-être aurait-on épargné le chien qui comme chacun sait n'a pas de place au ciel, un chien comme tous les animaux ça meurt définitivement. Des gens de chez moi témoins de la scène... et plus jamais Sœur Marie-Madeleine ne rentrait dans une maison. Tous ces gorbis auxquels elle apportait savoir, soins et réconfort et qui l'avaient adoptée. Un chien chez nous se soumet à la loi de l'homme et n'a pas prétention à même l'imiter. Un chien reçoit un ordre et pas des confidences. Un chien ça n'aime pas, ça obéit et puis ça n'entre pas dans le foyer, ça dort dehors et ça mange les restes quand il y en a ou le cul de son frère. C'est ce que j'avais appris.

Dans une contemplation de grand, j'enviais cet autre monde où des gens ont le cœur si grand qu'ils embrassent aussi les chiens et pourquoi pas les fleurs et tout ce que la terre extrait de ses entrailles. Voilà ce qui me rongait, être aussi de ce monde où les bouches se touchent, où tout se mange, où tout se dit. Ce monde où les oiseaux logent dans le salon dans des cages plus belles que nos chambres d'enfants, où les tortues s'engraissent de laitues, les chats propriétaires de tout le canapé. Chez nous, passé l'âge de huit ans on vous déverse dans la rue comme un Lego dans la boîte à bric-à-brac. Passé huit ans on rejoint les animaux et comme eux on a plus qu'à forger un cuir, durcir sa peau et servir de cible aux projectiles pour mieux les éviter plus tard. On vivait contre la vie.

Bientôt mes copains d'école me rattrapèrent dans le coin de la rue. Prêts pour le « dérapage » scolaire de chez Sœur Marie-Madeleine. Ils me délogèrent du songe. Le cartable de Giovanni servait de ballon et pour être tout à fait honnête il tapait le premier. Restait plus aux autres qu'à arrondir les coins carrés. C'était mes potes et tout m'ahurissait chez eux. Je dois dire qu'un cartable était plus cher à ma mère que la vie même d'un cancre. Elle aurait dit.

*- Ce gosse il faut l'étrangler dans la nuit, le mettre dans un sac et le jeter aux ordures !*

Nous avions pour habitude de traîner pas très loin de chez Sœur Marie-Madeleine histoire de gagner quelques précieuses minutes hors de portée de la toque à la bouche d'ail. Je ne boudais pas ces quelques minutes de jeux même bouc émissaire des vannes.

*- Dicave \* la sœur ! Elle bouillave avec son chien !* s'égosilla mon cousin Ahmed

*- Regardez, elle lui mange la bave ! Le sang de ses morts !*

Quant à Giovanni ...

*- Hé le Madge dicave y se lèchent la bouche ! Dicave ta mère !*

La Sœur... ils l'appelaient ma mère, ça chambrait faut dire comme le tournevis qui vous perce la cuisse. Elle me briquait depuis quelque temps comme une relique et cela commençait à se sentir, à la sortie j'en payais la note. Pour eux j'étais son fils, le mange merde et j'assumais plutôt bien car je ne m'étais épargné aucun effort pour la voir enfin se pencher sur ma petite personne. Je désespérais quand le hasard frappa à ma porte.

C'était un après-midi de juillet et comme tous les après-midi, j'allais rejoindre mes copains à la « Maison abandonnée », une vieille bâtisse en ruine à quelques centaines de mètres, posée là derrière la cité. Il fallait pour l'atteindre, franchir un ruisseau plus gorgé de vase que d'eau, longé d'arbustes et qui formait comme une frontière à ne jamais franchir. Comme à l'habitude nous étions en retard mon frère et moi d'une bonne demi-heure à cause de cette satanée vaisselle que ma mère nous imposait à tour de rôle et que nous étions seuls à nous taper dans la cité .

*- Soyez solidaires avec vos sœurs !* vociférait-elle.

Tous ces retards quand j'y repense aujourd'hui nous ont sauvé du pire. Combien de fois sommes nous arrivés après le passage à tabac d'un quiconque à la peau blanche ou la torture d'un chat retrouvé trucidé, après un menu larcin ou mille autres actes barbares ? Combien de fois témoins retardataires nous fûmes dispensés de crime ?

On se retrouvait donc à dix ou quinze dans la vieille bicoque dont ne subsistaient que des poutres apparentes portées par des murs épais d'un bon mètre et selon l'imagination débridée de l'un ou la schizo d'un autre on s'inventait des guerres exclusivement régies par la cruauté. Fallait qu'une agonie redonne une naissance aux vampires sans poil.

Ce jour-là, une poule volée à Monsieur Pierre fut éclatée à la masse. A notre arrivée, seul un bec écrasé était encore reconnaissable sur un vieux tronc de bois. Je m'approchais de la tête en bouillie comme cherchant une confirmation. Mes propres yeux doutaient d'eux-mêmes. Était-ce possible ? Un couteau n'aurait-il pas suffi ? Pourquoi la masse ? Pourquoi la poule ? Et pourquoi le mal ? Je m'interrogeais encore devant l'évidence sanglante et m'étonnais de la confusion dans ce qui me semblait être plus du courage que de la cruauté. Ils riaient éparpillant les pattes de l'animal à grands coups de tatane.

Mon grand frère qui venait d'arriver, comme moi tangua et comme moi faisait celui qui n'était pas impressionné. Fallait passer pour des hommes ! Mieux, fallait être barbare sous peine d'exclusion. Être un homme ! J'abdiquais de le devenir de cette façon-là. J'aimais mieux être gentil. C'est ce que courageusement je confessais en mon faible intérieur.

Quelques jours auparavant je m'étais retrouvé dans une situation au moins aussi terrifiante. Walid, une tête brûlée de cousin m'invita à le suivre dans les champs, je le suivis vêtu de toute mon innocence et là au bout du terrain vague il se dirigea droit vers un piquet où le matin il attachait une poule. D'un geste éclair il saisit la poule, la coinça dans son entrejambe d'une main et de l'autre dégrafa son pantalon. Il en sortit une petite bite en érection puis tenant la volaille à deux mains s'essaya à une enclade en bonne et due forme, la poule se débattait tant et plus qu'elle finit par lui échapper. J'étais tétanisé, plombé par la confusion des sentiments ... témérité ou fracassage du cerveau ?

Bref, il débanda, s'essuya la quèque avec le bas de son tee-shirt et me dit ...

*- La prochaine fois je l'assomme d'abord !*

La vieille ferme craquait sous l'hilarité bondissante autour de la poule éclatée. Des rires volaient comme s'il s'était agi d'un papillon tranquillement aplati. Ce sacrifice agissait sur

eux comme une victoire, mais tout chez nous agissait comme une vengeance sur la fatalité. A défaut de vaincre le sort on égorgeait ses poules. Le spectacle de cette cervelle émiettée ne les avait non seulement pas secoués mais ragaillardis, je redoutais alors un pogrom dans un poulailler voisin ! Ils riaient, riaient de plus belle, d'un drôle de rire ...



*- Et si on la mangeait !* dit l'un d'eux.

*- Oui, oui ! On fait un feu ?*

*- Non ! Elle a pas été égorgée ! C'est harram \* !*

*- Mais c'est pas grave, on a qu'à cheuheid \* !*

*- Elle est encore chaude !* dit encore un autre, *y a qu'à l'égorger !*

*- Oui mais tourne la vers La Mecque alors ...*

*- C'est par où La Mecque ?*

Et dans un brouhaha d'orient les uns indiquaient le sud, d'autres le nord et d'autres encore d'autres directions. Fatigués des tergiversations on enterra la poule en bons chrétiens. Je respirais enfin quant au loin, nous parvinrent des cris semblables à... rien. C'était mon cousin Krimo, un sapiens sans l'homo sorti des BD de Rahan.

*- J'ai trouvé un chien ! Venez voir !*

Il courait laissant traîner derrière lui une laisse de fortune, au bout une boule de poil. On s'attoupa devant ce qui ressemblait entre les mains de Krimo à une vieille serpillière humide et tachetée de marron. Le pauvre chien avait dû manger la poussière dans un premier supplice et s'était certainement vu infliger au passage, deux, trois coups de pied de bienvenue de d'avant notre ère. Il était ouvert aux flancs, couvert d'herbes et de terre, sa laisse tendue l'étranglait encore et ses yeux suppliaient les bourreaux de l'épargner. C'était un chien chétif écoeurant de mollesse qui cherchait même pas à s'enfuir.

*- Allez détele !* lui suppliaient mes yeux !

Mon cœur se remit à claquer d'avance et mon cousin Lakhdar :

*- On va le pendre et le brûler dans la grange.* S'en suivit des hurlements de joie.

Ma lâcheté ne me fit pas défaut, je reconnus le chien, et ne dis rien.

- *Il faut trouver du bois ! Un autre dit ...*
- *Je vais chercher de l'essence !* Ils s'éparpillèrent en un éclair ...
- *Toi le Gros tu gardes le chien !* m'ordonna Halim un cousin germain.



En une seconde je me retrouvais seul avec la bête. C'était le chien de Sœur Marie-Madeleine. Elle était pourtant sur ses gardes connaissant ce genre de rites des garçons de la cité. D'habitude lorsqu'elle était en visite dans les familles elle prenait soin de le cacher dans la malle arrière de sa deux-chevaux. Que s'était-il donc passé ? Avait-elle omis de fermer la malle à clé ?

Il était pas rare qu'un chien brûle au milieu de la rue sans que personne y porte plus d'attention. Pas rare que le spectacle vire au sanglant ou à l'hilare.

Au milieu de ce champ, je restais un long moment pétrifié. Comment sortir de cette embrouille ? Je ne voulais pas être complice d'une atrocité préméditée, ni passer une énième fois pour un traître aux yeux des copains. J'avais déjà vécu ces scènes où je me refusais à épingler un lézard ou trucidier un chat et chaque fois je me terrais des semaines durant, laissant passer l'orage des sarcasmes. Je sentais bien que cette fois comme à chaque fois j'en fermerai plus jamais les yeux, sûr ! Plus jamais je ne dormirai sans que ce fantôme à quatre pattes ne hante mes nuits et salisse l'image immaculée que je me faisais de moi-même.

- *Maman !* Ces deux syllabes pendaient au bout de mes lèvres. La peur à cet instant embuait mes yeux et mouillait ma culotte. Ah ! Douce vaisselle que ne m'as-tu pas

gardé plus longtemps auprès de ton inoffensif évier ! Ayant dégluti toute mon angoisse, je pris le chien dans mes bras et explosais mes jambes pour le remettre entre les mains charitables de sa maîtresse. Arrivé aux abords de la cité, je me remis à marcher normalement récupérant mon souffle, mon esprit et au passage mon âme. Curieuse image dans la cité que cet enfant portant un animal dans ses bras. Enfin, au loin, j'aperçus Sœur Marie-Madeleine courant vers moi les bras en l'air comme des fanions flottants, derrière elle ma mère claudiquait en se tenant le ventre. Ma mère, pour une fois la pitié la vainquit. Elle aimait pas les chiens mais pour Sœur Marie-Madeleine elle aurait égorgé le coupable. Sur un court instant de terreur la bête unit les deux malheureuses. La Sœur m'embrassa, beurk ! Et maman passa furtivement sa main sur ma tête.

- *Tu l'as retrouvé ! Oh mon dieu merci, oh merci ! Marie Jésus Joseph. Oh merci ! Merci.*

Elle n'en finissait pas de ces trois prénoms, Marie, Jésus, Joseph !

- *Merci mon petit je te dois une fière chandelle !*

Je comptais bien voir au plus vite la bougie en question.

Elle jeta l'animal sur sa poitrine et le couvrit de tout son menton, à cet instant ma mère sourit, peut-être était-elle fière ? Même pour un chien cette fois-là, fière et tremblotante. Faut dire qu'elles s'attendaient toutes les deux à retrouver un cadavre calciné. Je devenais à cet instant un héros pour ma mère qui prouvais par mon geste à Sœur Marie-Madeleine l'exceptionnelle qualité de sa progéniture, un héros pour Sœur Marie-Madeleine dont la vocation trouvait là quelque espoir de croire en moi. Je liais définitivement les deux femmes dans la charge de m'élever au plus haut.

Sur le retour, la Sœur ne cessait d'embrasser le chien en pleine gueule, maman cracha par terre :

- *Regarde !* me chuchota-elle en kabyle. *Elle embrasse son chien comme si c'était son enfant !!*

Son dégoût pour les animaux en général était proportionnel à l'amour qu'elle nous portait et dessinait un écoeurément dans sa figure égal à celui qu'éprouve tout musulman au

rayon charcuterie. Et je lui dis en chemin...

*- Mais maman c'est le meilleur ami de l'homme !*

Sa main claqua sur ma nuque et pendant que la sœur essuyait son pouf ...

*- Toz \*! était sa réponse la plus courte.*

Elle me raconta plus tard que son père avait un chien qu'il appelait De Gaulle et bien plus tard encore en vacances au bled, j'appris que dans les coins reculés de petite Kabylie les chiens portaient le nom de généraux et autres commandants de l'armée française. A chacun sa résistance. Elle résistait sans doute encore.

*- Les chiens ça pue, continua-t-elle en kabyle et puis on embrasse pas les chiens ! Dieu n'aime pas ça ! C'est dieu qui lui dit de rester le ventre vide ? C'est pas vrai ! Dieu y veut des enfants.*

*- Mais elle a pas d'enfants ! C'est nous ses enfants !*

Un long silence s'en suivit. Un silence comme un gouffre où elle faillit basculer, où elle faillit peut-être me retrouver... Un silence aussi qui aurait pu être un trait d'union entre elle et Sœur Marie-Madeleine ... mais :

*- Elle a qu'à en faire des enfants !*

*- Mais elle peut pas ! ...insistais-je.*

*- Non ! ...pas en vivant avec son chien.*

\* **Dicave** : regarde

\* **Harram** : péché

\* **Cheuheud** : faire une prière

\* **Toz** : bruit de pet

« **Pas en vivant avec son chien** »

extrait de « La trempe »

à paraître - Avec l'aimable autorisation d'Éditions Actes Sud

